

## Réflexions sur la vie en notre absence

Vincent Lambert

Numéro 81, été 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93732ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lambert, V. (2020). Compte rendu de [Réflexions sur la vie en notre absence]. *L'Inconvénient*, (81), 61–63.

# Réflexions sur la vie en notre absence

LE RÉEL ET NOUS **Vincent Lambert**

Je l'avais rencontrée au cinéma, cette image, dans *The Quiet Earth*, *The Devil's Advocate*, *Vanilla Sky*, mais je n'aurais pas imaginé qu'elle allait se concrétiser comme ça, du jour au lendemain. Malgré tout ce qui devrait nourrir mon imagination, je constate encore une fois à quel point je vis dans un territoire mental extrêmement limité. Je ne pouvais concevoir quoi que ce soit qui laisserait nos villes intactes (aucune vitrine brisée, aucune voiture arrêtée en travers du chemin) tout en les vidant de nous-mêmes, alors que c'est maintenant évident, mais oui, une pandémie.

La cité sans nous. Voilà sans doute une image-clé de notre temps. Elle nous fait comparaître. Elle nous laisse bouche bée devant notre devenir en tant qu'espèce, devant ce que nous avons construit sans trop nous en rendre compte. Chaque fois, le temps est suspendu comme dans un rêve, dans une sorte de révélation civilisationnelle. Ce qui apparaît étrangement, c'est en effet la civilisation comme un rêve. Il suffisait de s'enlever du tableau pour que le décor nous frappe. Avec l'impression de débarquer dans un univers inconnu, notre univers à nous, ce monde dans le monde qui, sans nous, étonne par sa grandiose inutilité.

Si les routes n'étaient pas barrées, j'irais à Montréal, à New York, j'irais sentir un tel calme. Ici, dans mon village, rien n'a vraiment changé. La moyenne d'âge doit être de soixante ans. Nos deux enfants n'ont aucun ami dans les alentours, mais des contrats de pelouse à volonté. Le plus vieux s'est retrouvé avec un chien à promener pendant le confinement, une belle husky aux yeux de zombie, d'un bleu hallucinant. Aux fenêtres, les autres chiens jappent de jalousie pendant que Louna pisse allègrement sur les poteaux de téléphone. Nous sommes chez elle, de son point de vue. Il y a plusieurs mondes superposés au nôtre. Ici, les chevreuils ne traversent pas la route, c'est la route qui traverse l'antique pays des chevreuils. Je n'avais pas réalisé que Paris aussi était au pays des chevreuils. Mais quelqu'un était là, quelqu'un a filmé ça : ils remontent une allée avec précaution, peut-être un peu abasourdis d'entendre leurs sabots résonner sur les



pavés. On a vu passer d'autres vidéos du genre dans les dernières semaines, certaines authentiques et d'autres pas, mais l'essentiel n'est pas là, l'essentiel est dans celui ou celle qui voit, dans le désir de telles images.

Depuis quand la civilisation a-t-elle commencé de fantasmer la vie en son absence ? Depuis qu'elle s'est mise à ressentir son propre poids. Depuis qu'elle a peur d'elle-même. Depuis que les murs qui la protégeaient du monde ne veulent plus s'ouvrir.

Assis devant mon ordinateur, je sais très bien où dehors commence. Je me suis créé un monde à l'intérieur du monde et maintenant tout m'est extérieur. J'ai dû m'extraire. J'ai tracé des enclos, des écoles, des arénas, des pays, des écrans. J'ai séparé le monde en deux. J'ai tenté d'en sortir. Je suis allé sur la Lune, j'ai affiché une Terre encadrée sur le mur du salon. Je refais le monde à l'intérieur d'une infinité de cadres. Je superpose mon monde au monde et c'est ma façon de l'habiter, de le tenir à distance, de le désigner comme un endroit où je peux aller me ressourcer, comme un endroit que j'essaie de rejoindre à travers les images. Car l'un des deux doit disparaître, ou les deux se fondre l'un dans l'autre. Et si je me retire assez longtemps, je vois des chevreuils et l'herbe qui pousse dans les fentes, le vaste monde qui perce mon monde, un début de colonisation dans l'autre sens, du dehors vers l'intérieur.

Ce que le virus nous rappelle, c'est que nous habitons malgré tout des systèmes ouverts. Nos corps ont l'air de systèmes fermés, mais tout leur passe au travers, constamment, et cette perspective a quelque chose d'effrayant. C'est comme une voix venue de nulle part qui chuchoterait : *tu ne t'appartiens pas, ta vie n'est pas à toi*. Et pour ne pas l'entendre, nous nous coupons du monde.

Et plus le monde est à distance, plus il nous faut le répliquer, recréer à l'intérieur de nos enclos un monde à son image, domestiqué, un monde avec des bords.

L'ironie du confinement, c'est de la psychologie inversée, c'est qu'il nous oblige à cela, nous force à expérimenter l'objectif secret de la civilisation (garder le monde à l'extérieur) comme on forcerait un enfant à rester assis devant la télévision. Et pendant ce temps, pendant les points de presse de plus en plus déprimants du gouvernement, déjà habitués que nous sommes au petit lexique officiel de la pandémie et au dénombrement des morts, de l'autre côté des murs, tout va très bien apparemment, la neige fond, la mangeoire se vide. Le baril de pétrole vaut -35 dollars. Un petit faucon émerillon s'est posé sur le vieux poteau de corde à linge et je me suis empressé de le prendre en photo, mais j'hésite encore à la mettre sur Facebook, j'ai peur de le profaner. Arthur C. Clarke l'avait prédit dans *2001, l'odyssée de l'espace* : « Plus les modes de diffusion se faisaient merveilleux, plus barbare, atterrant et choquant était leur contenu », mais il n'imaginait pas que n'importe qui pourrait peaufiner son image personnelle en partageant le contenu du monde et ses petites merveilles. Heureusement, oui, nous avons prévu le coup. Nous savons déjà comment nous parler, nous voir en notre absence, comment vivre toute la gamme des émotions sans vraiment vivre quoi que ce soit, comment être au monde sans y être. Il suffit d'imaginer ce que serait le confinement sans internet pour constater à quel point la simulation du monde est avancée, à quel point on peut circuler librement dans les images, se relier les uns aux autres par les images.

D'ailleurs la voici, l'autre image-clé de notre mythologie, l'image inversée de la cité sans nous. Je l'ai rencontrée pour la première fois à la fin des années 1990, sur l'affiche du film *The Truman Show*, vous vous souvenez : de loin, un simple visage, mais quand on s'approche, un visage composé d'une multitude de petits visages. L'image globale que forme la juxtaposition de toutes les images. Comme devant les rues dépeuplées de la ville, on reste ébahi, quelque chose en nous répond sans savoir quoi dire. Le procédé tient à la fois de la mosaïque et du fractal. Tous les instants, tous les éclats de vie assemblés dans une totalité qui les subsume sans qu'ils s'en doutent. Soit comme la somme des images de soi, comme un bouquet de réfractions identitaires à travers le temps. De quoi d'autre que soi-même pourrait-on être les parties ? Ou alors, le grand visage n'est lui-même que la partie d'un plus grand visage, d'un plus grand tout, qui pourrait bien être la planète Terre ou le Grand Esprit – peut-être aussi le logo de Facebook.

Ainsi, même coupés du monde, on se multiplie, on ne cesse de multiplier le monde par nos visages. On se croit coupés du monde et c'est vrai, comme on peut croire aussi que la vie en notre absence continue malgré tout de se mirer en nous, de s'inventer, de se voir aller à travers nous, au-delà des murs, dans nos images. Elle continue virtuellement sa création, le grand dédoublement qui nous a donné deux yeux et deux mains, des plantes et des enfants. Et la précision des images devient confondante. Un jour personne ne verra plus la différence. ■